NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 N° 8 1957

Une enquête religieuse en milieu universitaire

Jean JAVAUX (s.j.)

p. 828 - 848

https://www.nrt.be/fr/articles/une-enquete-religieuse-en-milieu-universitaire-2335

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une enquête religieuse en milieu universitaire

L'enquête, dont l'origine, la méthode et les résultats seront exposés ci-dessous, a été organisée dans une institution catholique belge du degré universitaire, groupant des étudiants des deux premières candidatures en philosophie et lettres, en sciences, en sciences naturelles et médicales.

I. ORIGINE ET METHODE DE L'ENQUETE

Elément digne d'intérêt, elle s'est faite à l'initiative de certains étudiants, des responsables de Conférences d'œuvres : Saint Vincent-de-Paul, patronages, Equipes Notre-Dame. Ces conférences veulent aider leurs membres dans leur sanctification personnelle, dans la mise au point de leurs méthodes d'apostolat ; elles leur donnent en même temps une possibilité d'action sur leur milieu. Ces étudiants désiraient une information plus précise sur la mentalité religieuse de leurs compagnons de vie. Ils demandèrent au Cercle Social [1] de se charger d'une enquête qui leur permettrait d'adapter leur action aux besoins et aux désirs de leur entourage.

Cette demande est venue un peu tard dans l'année académique. Circonstance qui a entraîné des inconvénients. En effet, la rédaction du questionnaire fut assez rapide et souffre de certaines imperfections. En outre, la distribution des bulletins se fit dans la période de préparation des examens de Pâques. Une hâte, manifeste, en résulta dans les réponses, quelque peu bâclées parfois. Mais cette rapidité obligée de leur libellé eut peut-être un avantage : elle empêcha, dans une certaine mesure [2], les étudiants de méditer, de consulter ou de se concerter. Les opinions que nous lirons ont des chances de refléter leur mentalité habituelle et spontanée.

Le questionnaire est le fruit du travail des membres du Cercle Social eux-mêmes. Sans doute, le prêtre qui les aide dans leurs travaux leur avait-il proposé un ensemble de points susceptibles d'être touchés par l'enquête. Mais ce schéma devait être considéré comme

1. Le Cercle Social se charge de certains services d'entr'aide sociale. Il se livre en outre à de modestes travaux sur la doctrine ou sur la méthodologie. Les études avaient porté cette année sur les méthodes d'enquête sociologique ; ce début de compétence explique la requête qui lui fut faite.

2. Cependant des bulletins relevés ensemble dans la boîte aux lettres, et numérotés tels quels — d'ailleurs sans préméditation — fournissent des réponses semblables : groupes peu nombreux d'amis qui se sont influencés mutuellement.

une amorce de la discussion. Les étudiants profitèrent sans scrupule de la permission concédée de transformer ce projet en toute liberté. Certaines imperfections du résultat découlent du fait que le questionnaire est le fruit d'un compromis. A remarquer, par exemple, que l'enquête s'informe des motifs de ne pas assister à la Messe en semaine; mais les raisons de la fréquenter se trouveront sous deux autres rubriques assez éloignées et diverses : les motifs de communier et les thèmes habituels de la prière. C'est que la majorité avait d'abord imposé une première orientation de travail : elle jugeait que l'enquête sur les gestes, sur la pratique, devait être absolument distincte de celle qui porterait sur les convictions. L'absurdité du plan se manifestant à l'essai d'une rédaction, la réaction amena une re-synthèse, hâtive et malheureusement incomplète. Ces défauts nous paraissent la rançon d'une qualité. Tel quel, le questionnaire manifeste les préoccupations d'un groupe d'étudiants soucieux de vie chrétienne : telles sont les questions qu'ils désiraient poser à leurs compagnons.

Sans doute un sociologue lèverait-il les bras aux cieux devant la longueur du questionnaire. Nous révélerons ici une préoccupation majeure du groupe d'enquête. L'accord se fit sans peine parmi ses membres sur un but d'apostolat immédiat, dépassant la pure investigation sociologique. Il fut entendu que le questionnaire viserait sans doute à fournir un certain nombre d'éléments, principalement matériels, susceptibles de formulation statistique. Mais, par-delà cet objectif, il devrait donner l'occasion d'un examen de conscience à ses lecteurs. De nombreux témoignages oraux manifestèrent l'heureux succès de cette tentative. Un bulletin déclare : « Je suis heureux d'avoir eu un tel questionnaire. Cela m'a permis de faire le point moi-même ». Et cet effet se prolongea dans certains groupes en de bienfaisantes discussions, longtemps après le dépôt des réponses.

La rédaction du questionnaire était déjà avancée, lorsque les membres du Cercle Social eurent connaissance de l'enquête similaire, menée récemment par la revue française « Pédagogie » [3], dans un milieu très semblable au leur. Ils lui empruntèrent quelques moyens techniques, l'une ou l'autre question, et surtout la recommandation d'un exemple à imiter. La bonne grâce mise par les « Math.-Elém. » français à répondre à cette enquête, les étudiants belges ne l'imiteraient-ils pas volontiers, pour mieux connaître leur propre milieu et participer, si besoin en était, à un effort commun de rénovation chrétienne?

Il convient de remarquer que les terrains d'enquête, fort semblables, présentent cependant des différences appréciables. Les « Math.-Elém. » appartenaient à 29 établissements divers (15 collèges de garçons et 14 institutions de jeunes filles). Les étudiants visés ici appar-

3. *Pédagogie, éducation et culture*, Paris, numéros 6 et 9, 1956.

tiennent à une seule communauté d'études, étaient soumis à des influences identiques au moment de l'enquête. Par ailleurs, — élément d'extrême intérêt —, ils sortent d'un nombre beaucoup plus considérable d'établissements divers. A ne prendre que les 278 étudiants entrés en 1re année en 1956, leur inscription révèle qu'ils viennent de 98 institutions différentes : 89 établissements pour garçons (dont 9 de l'enseignement officiel), 9 institutions pour jeunes filles (dont un lycée de l'enseignement officiel) : établissements dispersés dans toute la Belgique, d'Ostende et de Furnes à Virton, de Chimay à Turnhout ou Maaseik. L'enseignement moyen du Congo Belge est représenté par un groupe relativement nombreux. L'âge diffère quelque peu : 17 ans en moyenne chez les français, il se situe vers 19-20 ans pour les belges [4]. Les études ont assez de points communs.

Résultat qui paraît remarquable dès l'abord : de part et d'autre, le même pourcentage de réponses : 54 %. Tous les sociologues jugeront que pareille rentrée de bulletins est plus que satisfaisante, si l'on tient compte que les sujets touchés étaient intimes, personnels, que le milieu prospecté est le plus ombrageux qui soit, qu'on était en période de « blocus », et que chaque correspondant devait prendre la peine de remplir son bulletin et de le rapporter. Chez les étudiants français 1750 bulletins avaient été distribués, 950 étaient rentrés; chez les belges, 393 étudiants actuellement inscrits reçurent le questionnaire, 212 le renvoyèrent dûment rempli.

L'accueil fut, en fait, aussi sympathique que possible. L'un ou l'autre se borna à déclarer aux enquêteurs que son insuffisance religieuse, assez publique, ne demandait aucune déclaration. Deux ou trois déchirèrent la feuille, croyant, malgré les précautions prises, à une enquête de l'autorité. En fait, les bulletins avaient été distribués de façon à éviter, autant que possible, toute réaction de groupe et à toucher l'individu seul à seul. Les uns — externes ou demi-internes — habitant la ville, les reçurent par la poste, le samedi après la fin des cours. Les enquêteurs se chargèrent de visiter les autres, logés dans le *home*, et, se partageant les couloirs, allèrent de chambrette en chambrette, au début de l'étude du soir, porter le bulletin, avec un mot d'explication. Ils furent partout bien accueillis. On serait tenté de dire, parodiant Rousseau : « L'étudiant est bon, c'est *sa* société qui le corrompt ».

II. QUELQUES RESULTATS

Abordons, sans plus tarder, les renseignements obtenus, quitte à

4. 40 % d'élèves de 1re année sont nés dans la seconde moitié de 1938; 27,5 % en 37; 14 % environ en 36 ou 39. Il faudrait, évidemment, ajouter un an pour les étudiants de deuxième année.

fournir en chemin, à l'occasion, une information supplémentaire sur la méthode. Nous ne nous occuperons, par ailleurs, que des résultats les plus marquants. Il n'était pas dans les intentions de l'enquête, nous l'avons reconnu, de les utiliser tous, au moins pour le présent [5].

Certains éléments nous permettent de répondre à une « question préalable » que d'aucuns ne se firent pas faute de poser. Supposé que les seuls « bien-pensants », les « fidèles pratiquants » nous eussent répondu, l'enquête, tout en gardant réelle valeur, n'aurait-elle pas perdu de sa signification? Heureusement, — si l'on peut dire —, il n'en est rien, et quelques « durs » ont décrit leur état d'âme avec une franchise dépourvue, d'ailleurs, de la moindre hostilité à l'égard de l'enquête. 7 avouent ne communier qu'une fois l'an, 2 ne le faire jamais. Deux s'absentent sans beaucoup de peine de la Messe du Dimanche. Des opinions touchant divers points de l'enquête montreront que, grâce à ces éléments... disons : « moins fervents », l'« échantillonnage » est assez représentatif du milieu. Il serait légitime, cependant, de grossir les pourcentages défavorables; les 46 % qui n'ont pas répondu peuvent être soupçonnés de n'avoir pas de réponse très positive à proposer.

Prière.

Un premier groupe de trois questions pourrait paraître futile. Elles permettent, au vrai, de jauger dès l'abord un certain climat des âmes. « *Pries-tu le matin et le soir?* », s'informait la première. A quoi 60 % répondent : « oui »; et 6 % « plus ou moins ». Ces quelque 66 % nous présentent, comme fond pour notre tableau, un panorama à éclairage religieux, réduit sans doute, mais illuminant des régions essentielles : il est important que le début et le terme de la journée soient, pour la plupart, une rencontre avec Dieu.

Laissons un instant la seconde question qui présente un degré de perfection assez élevé. La troisième touche une pratique courante et facile; elle introduit, hélas! une large zone d'ombre entre les plages ensoleillées : « *Dis-tu consciemment tes prières avant les exercices?* » Il est dans les habitudes de notre institution catholique d'introduire et de conclure cours et repas par la prière. Hélas! 29 % seulement font effort pour y prêter attention; 63 % reconnaissent « honorer Dieu des lèvres uniquement ». Ne crions pas à la catastrophe! Les circonstances ne sont-elles pas en grande partie la cause de cette inattention? Et une analyse psychologique — que nous n'avons pas le loisir de faire ici — ne pourrait-elle découvrir en cette pratique somnolente un degré, très inférieur sans doute, mais encore bienfaisant, d'oraison

5. Les bulletins recueillis pourront, certes, être encore examinés par la suite à divers points de vue; ils fourniront matière à de nouvelles conclusions.

chrétienne? Constatation qui n'empêchera pas, c'est clair, de rechercher une attention plus éveillée.

« *Au cours de la journée, entres-tu dans une église?* », telle était la deuxième question. Cette pratique suppose déjà un souci plus grand de perfection, et une décision plus personnelle, que les précédentes. On est surpris de constater que 34 % puissent répondre par un « oui ». S'il s'agit de visites au Saint-Sacrement, — et la fréquence des entrées dans les chapelles le donne à penser —, cette pratique manifeste un besoin de contact avec Dieu qui est le signe d'une élite.

Messe dominicale.

La quatrième question nous met en présence d'une pratique essentielle de la vie chrétienne; et nous verrons que beaucoup en ont conscience : « *Le Dimanche, assistes-tu à la Sainte Messe?* ». 210, soit 99 %, répondent : « oui ». Deux cependant avouent : « parfois non »; et ils ajouteront comme explications : « voyages », « négligence progressive ».

« *Complète?* », insiste la question. Et 86 % de répondre : « oui ». Ce qui est plus qu'honorable.

Mais il est important de s'enquérir des motifs de cette fidélité dominicale.

Et voici le moment venu d'ajouter quelques explications de méthode.

Le questionnaire, après information sur *la fréquence* d'une pratique, proposait une série de *motifs possibles*, sous forme de questions « fermées », c'est-à-dire que la réponse ne pouvait se faire que par oui ou par non, sans commentaire. Par ailleurs, il était possible d'introduire parmi les motifs admis un classement de valeur, grâce à un système de chiffres entre parenthèses copié sur l'enquête de « Pédagogie ». Enfin, chacune de ces séries de motifs proposés se terminait par une question ouverte : l'espace était ménagé pour l'exposition brève d'un motif personnel, qui pouvait recevoir la première place [6]. On verra que les données ainsi recueillies projettent un jour éclairant sur les chiffres et les énoncés impersonnels.

Venons donc aux motifs de la pratique dominicale. Et commençons

6. Voici, à titre d'exemple, comment se présentaient les motifs d'assister à la Sainte Messe le Dimanche :

a) pour éviter le péché mortel?	oui/non ( )
b) à cause de tes parents?	oui/non ( )
c) par conformisme?	oui/non ( )
d) pour offrir ta semaine à Dieu?	oui/non ( )
e) autre motif?	( )

N.B. : Les étudiants étaient invités à écrire ce dernier motif en caractères d'imprimerie pour garder l'anonymat. Certains protestèrent contre cette dernière précaution, jugée indigne d'un témoignage. L'un d'eux signa.

par ceux qui offrent le contenu religieux le plus mince. Sept étudiants (3,5 %) présentent « *la crainte de leurs parents* » comme première raison de leur pratique ; dont six comme unique raison. 32 (15,5 %) affirment que « *le conformisme* » est leur raison majeure ; pour 11 (5 %) il est le motif unique, les autres y joignent divers motifs édifiants.

Ces réponses révèlent donc que 19 % des étudiants ont une mentalité religieuse de qualité très inférieure. Mais à y regarder de plus près, à examiner combien de fois ces étudiants vont à la Messe *en semaine*, nous constatons que 1 sur les 7 du premier groupe (*crainte des parents*) assiste 1 ou 2 fois par semaine à la Sainte Messe, et que sur les 32 du second groupe (*conformisme*), 20 y vont de 1 à 3 fois. Les motifs allégués garderaient une signification inquiétante pour 13 étudiants, soit 6 %.

Mais une vérité se dégage de cette comparaison entre pratique et formulation de convictions ; elle se confirmera à plusieurs reprises. C'est que les étudiants ont tendance à subir et à exprimer de façon excessive le choc de certaines motivations à forte résonance sentimentale, surtout si elles sont péjoratives. Et le désarroi qui en résulte les empêche de prendre conscience de certains aspects plus intérieurs de leur propre psychologie. Leur demander s'ils se sentiraient aussi portés à se rendre à la Messe, supposé que leurs parents ne soient pas présents pour les avertir, ni leur paroisse, leur village, leurs amis pour les surveiller, c'est leur révéler la présence en eux d'une influence à ce point déterminante que, dans leur trouble, elle leur paraît unique.

Ce phénomène apparaît de nouveau, si nous examinons un autre motif d'assister à la Messe le Dimanche. Il a cette fois un contenu religieux, quoique d'étiage fort bas. « *Pour éviter le péché mortel* » : telle était la première raison proposée par le questionnaire. Six étudiants (3 %) l'adoptent telle quelle et exclusivement. Douze (6 %) y ajoutent la 2e et la 3e raisons : les parents, le conformisme. Cinq autres (2 %) y joignent le quatrième motif : « *Pour offrir ta semaine à Dieu* », mais en dernière place, tandis que six (3 %) font remonter cette raison jusqu'à la deuxième place. 29 (13 %) considèrent donc que la crainte du péché mortel est la raison unique ou principale pour eux de remplir leur devoir dominical, tandis que 20 (9 %) lui donnent la 2e place, et 14 (6 %) la 3e. 107 par contre (50,5 %) rejettent absolument ce motif.

Que si l'on examine l'assistance à la Messe en semaine de ces mêmes étudiants, cinq sur les six du groupe, pour qui la crainte du péché mortel était la seule raison d'aller à la Sainte Messe le Dimanche, y assistent de 1 à 3 fois en semaine, et sur le groupe des 29 qui en font le motif majeur de la pratique, 22 assistent à la Messe de 1 à 5 fois par semaine. D'où il appert de nouveau que le motif d'éviter le

péché mortel est sans doute impressionnant, mais qu'il n'est ni unique, ni même prédominant.

Voici enfin, pour achever, parmi les motifs proposés par le questionnaire, notre ascension du moins au plus parfait, le plus riche en contenu religieux : « *Pour offrir ta semaine à Dieu* ». Cette raison, qui renferme, somme toute, le motif principal de la Messe du Dimanche, 124 (58 %) étudiants l'acceptent (30 % lui accordent le premier rang ; 20 % le second ; 5,5 % le 3e ; 2,5 % le 4e), tandis que 61 (29 %) la rejettent.

Mais, après les constatations précédentes, il est permis de se demander jusqu'à quel point les étudiants avaient pleine conscience du sens de cette formule, aussi bien pour l'adopter que pour la rejeter.

C'est ici que les réponses à la question ouverte, — « *autres motifs* » —, vont nous permettre de jeter un coup d'œil, rapide mais révélateur, sur la profondeur, ou plutôt sur le degré d'explicitation, des convictions de nos jeunes gens.

Il faut garder un souvenir net en scrutant ces réponses, que, dans 55 cas sur 62, elles donnent le motif mis en avant au premier rang [7].

Or quelles sont les raisons proposées ?

« Parce que, le Dimanche, le chrétien va à la Messe. »
« Par discipline religieuse. »
« Par habitude et discipline chrétienne. »
« Par devoir. »
« Je me suis engagé à être catholique. »

Telles sont les réponses, identiques ou équivalentes, données par 13 (7 %) étudiants. Nous ne voudrions pas nier que ces formules expriment un aspect important de la pratique dominicale. Il est salutaire de souligner qu'elle constitue un des traits distinctifs et gravement obligatoires du chrétien. Peut-être ces étudiants ont-ils une conscience obscure d'accomplir un geste de chrétienté, d'adresser à Dieu un hommage et des remerciements en union avec l'Eglise visible et invisible. Mais il faut avouer que les formules employées restent, à tout le moins, à la surface de la motivation religieuse : de nouveau l'étudiant a été impressionné par l'élément sentimental le plus spectaculaire, négligeant de scruter en profondeur.

Trois pessimistes déclarent encore :

« Milieu social et familial. »
« La plupart du temps inconsciemment, par habitude. »

Certains, cependant, éprouvent que cette Messe leur apporte une

7. L'offrande de la semaine passe au 2e rang dans 24 cas, occupe une place plus éloignée encore (4 = 3e ; 2 = 4e) ou imprécise (3 = 5e ?) dans 3 cas, disparaît complètement dans 22 cas.

aide, qu'ils ne parviennent pas toujours à définir. Quelques formules significatives :

« Parce qu'un Dimanche sans Messe me paraîtrait vide. »
« Parce que je sens qu'elle m'est utile et nécessaire. »
« Cadre de vie nécessaire. »
« Pour méditer. »
« Pour réfléchir. »

Et deux âmes en état de crise déclarent :

« Pressentiment de quelque chose de nécessaire et routine (une dernière attache à un heureux passé révolu). »
« Pour garder ce contact minimum jusqu'à ma conversion sincère. »

D'autres formulent un autre motif religieux qui serait bien extérieur encore s'il fallait l'entendre au sens d'une obéissance servile à la lettre : l'assistance à la Messe est pour eux l'obéissance à une prescription positive de Dieu :

« Parce que c'est la volonté de Dieu. »
« Obéir à l'Eglise qui nous révèle la volonté de Dieu. »

Enfin, — ne désespérons pas ! — un petit groupe nous montre que les étudiants sont capables, à des degrés divers, d'intérioriser leur pratique et de percevoir, sous des angles de vision très divers, le sens religieux profond de la pratique dominicale. Citons quelques formules, en tâchant de les sérier dans une progression d'approfondissement :

« Par obligation et par habitude : on accepte, et on participe. »
« Pas spécialement pour offrir la semaine à Dieu, mais en partie ; surtout parce que le Dimanche est le jour du Seigneur, et qu'on montre son amour en acceptant des obligations qui ne sont pas des contraintes. »
« Par conviction personnelle, comme nécessité minimum d'hommage à Dieu. »
« Parce que j'estime qu'il faut un contact au moins dominical avec Dieu. »
« Parce que la Messe est la prière communautaire par excellence du chrétien. »
« Pour que Dieu m'aide et aide les autres. »
« Union plus intime au Christ. »
« Parce qu'il est nécessaire de renouer plus intimement avec le Christ. »
« Pour dialoguer plus intimement, par l'intermédiaire du prêtre, avec un Dieu-Ami, auquel on soumet ses difficultés. »
« Pour Dieu. »
« Par respect pour Dieu. »
« Sentiment de présence auprès de Dieu. »
« Prier Dieu et le remercier. »

Il faut bien nous borner. Ces dernières formules, choisies chacune parmi deux ou trois semblables, témoignent que nos étudiants sont capables de profondeur religieuse[8]. L'impression d'ensemble cepen-

8. On remarquera que les étudiants ont plus le sens de la communauté visible des chrétiens que de l'invisible : ils devraient méditer la Préface commune, et le « communicantes ». Aucune mention du « nobis quoque peccatoribus » et de la pro-

dant pour ce qui concerne le Dimanche, c'est qu'ils auraient grand besoin que la théologie du « Jour du Seigneur » leur soit exposée. Peut-être ont-ils entendu des cours ou des sermons sur le sujet; est-ce absolument sûr? N'avons-nous pas affaire en vérité à un point de notre religion si connu en apparence que les prédicateurs oublient de le traiter[9]? En tout cas, pour un bon nombre, la leçon sera venue à une heure où ils n'étaient ni inquiets ni désireux d'une explication. Peut-être les motifs-mammouth de la jungle sentimentale bouchaient-ils l'horizon? Il est permis d'espérer que l'enquête aura éveillé chez un assez grand nombre le souci d'une information plus approfondie.

Messe en semaine.

« *En semaine, vas-tu à la Messe?* », demandait la question suivante. L'intérêt de la réponse était d'abord de renseigner sur l'intensité d'une pratique des étudiants à la fois nécessairement spontanée et significative d'un esprit religieux véritable. Il était impossible d'avoir ces renseignements par une autre voie que l'enquête, vu la diversité des lieux de prière accessibles non seulement aux externes mais même aux internes.

Par ailleurs, un débat au Cercle Social avait éveillé la curiosité des enquêteurs, qui avaient agencé leur questionnaire avec astuce, pour être renseigné sur le point litigieux. Il y a quelque vingt ans, les étudiants se sont découvert un « complexe » fort consolant pour leur amour propre. S'ils allaient rarement, ou pas du tout, à la Messe en semaine pendant les vacances de Collège ou à l'Université, c'était — à les en croire — le fruit déplorable et nécessaire de l'obligation subie au cours de leurs humanités d'assister à une Messe quotidienne. Ainsi posés en victimes attendrissantes du régime concentrationnaire des collèges, ils se voyaient dispensés par la chrétienté émue de tout effort pour secouer leur indolence matinale...

La vérité de ce beau « complexe » ayant été mise en suspicion pendant la rédaction du questionnaire, les enquêteurs décidèrent de vérifier son authenticité. Le mettre explicitement parmi les motifs proposés d'une tiédeur dans l'assistance à la Messe en semaine, c'était lui faire la partie trop belle; tous les suffrages se seraient précipités

---

pitiation du Christ pour nos péchés. Enfin la prière de demande est à peu près nulle. Il semblerait que les étudiants considèrent la Messe du Dimanche surtout comme une cérémonie officielle et publique d'hommage, d'où la prière de demande personnelle est exclue, celle-ci étant réservée pour la communion ou pour la Messe en semaine. Ce sentiment est beau, mais il est excessif; et le *Pater* nous fait demander le pain de chaque jour. En outre les prières du canon nous invitent à la demande, pour nous, et pour les grands intérêts de l'Eglise visible et invisible; les étudiants paraissent oublier les infidèles de toute condition, et les âmes du purgatoire.

9. Un prêtre nous disait avoir pris conscience à la lecture de ces réflexions qu'il n'avait jamais mis au point pour lui-même cette question.

comme mouches en miel sur ce prétexte si bien porté. Deux questions préalables en réveillaient, avec discrétion, le souvenir, pour que les réponses le placent un peu plus loin, si la vérité l'exigeait : « *En rhétorique y allais-tu plus souvent? Etait-elle obligatoire dans ton établissement?* ».

Les réponses révèlent un niveau de fréquentation satisfaisant : 175 (73 %) étudiants assistent à la Messe au moins une fois en semaine (sur l'ensemble des étudiants — 393 — fréquentant actuellement l'établissement, sans compter les doubleurs, ces 175 forment 44 %). De ces 73 %, 17 % (36) assistent 1 fois à la Messe; 24 % (51) 2 fois; 17 % (36) 3 fois; 7 % (15) 4 fois; et 4,5 % (9) tous les jours.

Quant aux raisons de n'assister pas plus souvent à la Messe en semaine, *cinq* exactement mettent en cause, plus ou moins, l'obligation d'assister à la Messe au Collège. Les réponses de trois d'entre eux portent les n°s 184, 185, 186 : ces chiffres en succession révèlent que ces bulletins ont été trouvés accolés dans la boîte aux lettres. Il s'agit donc de trois amis qui doivent s'être influencés. Les deux premiers vont d'ailleurs 2 et 3 fois à la Messe en semaine. Ils disent sans plus, l'un qu'il veut éviter l'habitude, l'autre, qu'il a plus de goût qu'en rhétorique pour une Messe qui n'est plus obligatoire; lui et ses compagnons la considéraient comme une corvée. Le troisième ne va pas à la Messe pour cause d'« intoxication en humanités » ; il a d'ailleurs assez de sincérité pour joindre à cette explication les motifs b : « manque de courage pour se lever », et c : « idem pour adopter un régime un peu austère ». Un autre fait de même. Seul un isolé incrimine l'obligation comme cause unique.

Restent les *101 autres* [10] qui déclarent aller moins souvent à la Messe qu'au Collège, où elle était obligatoire; 48 avouent les motifs b et c donnés plus haut; 21 mettent en avant le motif a, c'est-à-dire « l'impossibilité matérielle », 32 ne donnent aucun motif. Mais — réaction significative — ils croient devoir expliquer la moindre fréquence de leur pratique, alors qu'elle reste assez élevée. En effet, si 33 ne vont jamais à Messe en semaine (et pour 21, c'est donc impossible), 11 y vont une fois, 21 2 fois, 20 3 fois, 10 4 fois, 4 3 fois et 1 5 et 6 fois. La conclusion suivante paraît donc s'imposer : la pratique d'une Messe fréquente, voire quotidienne, au Collège, les a donc rendus sensibles au fait de s'en tenir à un niveau moindre, honorable cependant, de pratique à l'Université. N'est-il pas légitime d'en venir à une conclusion ultérieure : nos étudiants, réagissant avec bon sens et sincérité contre

10. Si, au lieu de nous borner aux 106 étudiants qui disent avoir été obligés au Collège d'assister à la Messe en semaine, nous prenons les 212 réponses, 39 % (63) sont dans l'impossibilité matérielle d'aller plus souvent à la Messe, 52,5 % (111) manquent de courage, 37 % (78) avouent, en outre ou uniquement, qu'ils répugnent à s'imposer une pratique austère, 17 % (36) arguent de l'incommodité du local.

le psychologisme en vogue, exécutent calmement le « complexe » fameux des victimes de la Messe obligatoire au Collège [11].

Communion.

La question suivante demandait à l'étudiant : « *Communies-tu? Pourquoi communies-tu?* ».

A la première question, 2 (1 %) répondent ne communier jamais, 7 (3 %) ne le faire qu'une fois l'an. Mais 79 (37 %) communient le Dimanche et en semaine; il semble légitime d'y joindre 24 qui donnent des renseignements un peu embrouillés. Nous aurions ainsi 103 (48,5 %) étudiants dans ce premier groupe de communiants fervents. 27 (12,5 %) communient en semaine, aux grandes fêtes aussi, mais pas tous les Dimanches. 12 (5,5 %) communient tous les Dimanches, pas en semaine. 17 (8 %) communient aux grandes fêtes et une fois par mois. 23 (11 %) aux seules grandes fêtes. 17 (8 %) donnent des renseignements imprécis.

Si nous reprenons dans ces groupes divers ceux qui communient en semaine, nous arrivons au chiffre de 136 (65 %) [12]. Pareil résultat permet d'affirmer, semble-t-il, que le souci de vie chrétienne dans notre groupe d'universitaires est satisfaisant. Des clans de routiers universitaires n'inscrivent-ils pas dans leur charte une Messe et une communion à s'imposer en semaine comme une pratique, minimaliste sans doute, mais suffisante pour maintenir une vigueur modeste à la vie morale et religieuse du compagnon? L'exemple de quelques-uns, assez nombreux, montre cependant qu'il serait possible à beaucoup de monter à un niveau plus élevé.

Mais le questionnaire s'enquérait des raisons ou des influences qui poussaient l'étudiant à la communion. « *La routine* », avaient proposé les enquêteurs quelque peu pour la forme. Et 133 réponses (62 %) rejettent cette raison. Mais 44 (20 %) l'admettent. Que les communiants des grandes fêtes, ou du seul temps pascal — dont l'un prétend être contraint par ses parents — parlent de routine, on le comprendrait, encore que d'autres termes soient plus adéquats : tradition, coutume, influence du milieu. Mais que de braves jeunes gens, ou de pieuses jeunes filles, qui communient 2, 3, 4, voire 5 fois la se-

11. Il ne suit en aucune façon de cette constatation qu'un éducateur digne de ce nom ne devra pas favoriser l'initiative et le choix, facteurs d'intérêt en tout domaine. Mais une certaine contrainte qui crée les bonnes habitudes et place dans l'ambiance favorable est requise aussi en bonne éducation.

12. Parmi ces 136, 33 (15,5 %) communient 1 fois par semaine.
44 (21,5 %) de 1 à 2 fois.
25 (11,5 %) de 2 à 3 fois.
19 (9 %) de 3 à 4 fois.
7 (3,5 %) 5 fois
8 (4 %) de 5 à 6 fois.

maine, agréent cette raison et lui confèrent le premier rang, il y a là un illogisme assez déconcertant. Sans doute voyons-nous jouer à nouveau le mécanisme psychologique déjà décrit. Ces étudiants se sentent soutenus, inclinés à communier par une pression intérieure. Cette disposition [13], c'est exactement la ferveur que les auteurs ascétiques opposent à la tiédeur. Elle a une part de routine, disons mieux, d'habitude, et il serait désirable que nos étudiants prennent davantage conscience que la vertu est une bonne habitude descendant de la région de l'esprit dans la pénombre des muscles et spiritualisant la sensibilité [14]. Mais de nouveau ils ont été impressionnés par l'interprétation défavorable qui pourrait se faire du phénomène, et cette motivation péjorative de leur conduite leur a paru la principale, sinon l'unique. Cependant les autres motifs proposés sont admis avec ferveur : 173 (81 %) communient « *par désir d'entrer en contact avec Dieu* » ; 131 (62 %) voient dans la communion « *une participation à la Sainte Messe* ». Ce dernier motif n'est d'ailleurs au premier rang que pour 86 (41 %) ; 52 (24,5 %) n'y pensent pas.

Beaucoup, 26 sur 48, insistent dans les « autres motifs » sur le réconfort apporté par la communion :

« Sans communion, je me sens faible, désorienté. »
« Pour y trouver du courage pour le travail de la journée. »
« Pour sentir une force m'envahir et pouvoir résister aux tentations. »
« Pour avoir le courage de bien passer ma journée. »
« J'ai l'impression qu'en état de grâce, on est plus à l'aise pour étudier. »
« Aide du Christ. »

Ces citations donnent une idée de l'ensemble. Quelques-uns parlent de l'union au Christ :

« Besoin de la présence du Christ en moi pour ma journée et mon travail. »
« Il m'arrive d'avoir faim et soif de la présence du Christ. »
« Union de plus en plus intime au Christ et aux autres. »

D'aucuns y joignent une pensée d'apostolat :

« Pour aimer Dieu et le faire aimer davantage. »

13. S'ils étaient davantage rompus à l'analyse introspective, ils découvriraient assurément en eux un ensemble assez complexe qui se met en branle quand sonne le timbre du réveil : esquisse — fruit d'une habitude prise — d'un mouvement des muscles, avec éveil de sentiments moteurs, favorables au lever courageux et au départ vers le banc de communion ; souvenirs plus ou moins nets — éclairant cette activité débutante — d'enseignements reçus, de résolutions prises, de fraîcheur d'âme maintenue, ou retrouvée, grâce à l'Eucharistie, de contentement ressenti dans la maîtrise de soi et dans la disponibilité pour le devoir quotidien ; influence mutuelle, probablement, de compagnons idéalistes ; et enfin, cachée ordinairement, mais sensible peut-être à certains jours, l'influence de la grâce. Cet ensemble constitue la ferveur.

14. Cfr F. Ravaisson : « En descendant par degrés des plus claires régions de la conscience, l'habitude en porte avec elle la lumière dans les profondeurs et la sombre nuit de la nature ». — *De l'habitude*, Nouv. éd., par J. Baruzi, Paris, 1927, p. 38.

Ajoutons les demandes de grâce pour soi-même et pour autrui. Mentionnons la confidence de cet étudiant travaillé par une crise qui déclare communier aux grandes fêtes « pour ne pas devenir totalement athée ». Nous pourrons conclure que l'ensemble est assez réconfortant. L'Eucharistie paraît répondre à des besoins fondamentaux de l'étudiant, qui en a conscience. Sans doute devrait-il être éclairé davantage sur l'union au sacrifice du Christ réalisée par l'Eucharistie, et sur les conséquences de participation courageuse à la Croix qui en découlent pour la vie quotidienne.

Confession.

A entendre certains directeurs spirituels, il semblerait que la jeunesse actuelle perdrait la pratique de la Confession. C'est pourquoi la septième question demandait : « *Te confesses-tu?* ». A quoi, quelque 125 (60 %) répondent qu'ils se confessent à périodes régulières et, somme toute, fréquemment (15 se contentent de la confession mensuelle ; pour les autres elle semble se faire plus souvent). 56 (27 %) se confessent aux grandes fêtes [15]. 6 (3 %) ne se confessent « jamais » (mais deux d'entre eux communient 1 et 2 fois la semaine : leur « jamais » pourrait bien être un « pas souvent »). 11 (5 %) se confessent une fois l'an dont 2 communient de même, 2 aux grandes fêtes, 4 tous les mois, 3 une et deux fois la semaine, 12 sont imprécis, une jeune fille se confesse trois fois l'an, vivant toujours en état de grâce.

La possibilité d'une influence de la communion fréquente — et de l'état permanent de grâce qui doit l'accompagner — sur la fréquence de la confession avait été envisagée au Cercle Social. Une question portait sur ce point. Et de fait, 24 jeunes gens et 8 jeunes filles déclarent qu'ils vivent en état de grâce. Mais 12 d'entre eux jugent que ce privilège ne les dispense pas d'une confession régulière. Cependant, outre le cas mentionné ci-dessus, quelques-uns y voient, dans une certaine mesure, la cause de la rareté de leurs confessions : 1 se confesse une fois l'an, 14 aux grandes fêtes, 4 sont imprécis. Somme toute, cette influence ne joue que pour 7 % [16].

76, d'ailleurs, (36 %) rejettent ce motif. Et parmi eux 26 déclarent s'approcher à intervalles réguliers du sacrement de Pénitence, dont 8 tous les mois, 3 aux grandes fêtes ; ces 11 derniers ressentent l'humiliation de certains aveux.

Parmi ceux qui reconnaissent un manque de régularité dans la pé-

15. Dont 15 disent communier rarement, et des fautes humiliantes leur rendre l'aveu difficile ; 13 éprouvent la même gêne, mais pour des fautes moins graves, sans doute, vu qu'ils communient de 1 à 3 fois par semaine ; 28 ne mentionnent pas de fautes de ce genre, et 15 d'entre eux communient 1 (1), 2 (8), 3 (2), 4 (2), 5 (1), 6 (1) fois la semaine, les autres le Dimanche (2), tous les jours (3), aux grandes fêtes (6), une fois l'an (2).

16. 3 communient aux grandes fêtes ou tous les mois, 1 tous les Dimanches, le reste communie de 1 à 5 fois en semaine.

riodicité de leurs confessions, 41 (19 %) allèguent cet ennui de certains aveux. Il serait d'ailleurs erroné de croire qu'il s'agit à tout coup de fautes graves; 20, en effet, communient au minimum tous les Dimanches, et plusieurs parmi eux, 1, 2 et 3 fois la semaine. S'il s'agissait de péchés mortels, la confession requise pour assurer cette fréquence de communion serait nécessairement régulière. Une hypothèse cependant peut être envisagée. C'est qu'il s'agit de fautes graves, mais rares comme les confessions. D'où il ressortirait que ces étudiants ne voient d'utilité à la confession que dans le cas de péché mortel.

Cette hypothèse n'est pas à rejeter. Les motifs allégués dans les réponses « ouvertes » la rendent plausible. A côté de la négligence, de la paresse, du manque de courage souvent reconnus (13), les raisons avancées par 12 sont l'indifférence, la « perte du sens du Sacrement », voire la « perte du sens du péché ». On ne « comprend pas la nécessité » de ce Sacrement. Deux, ici aussi, mettront en cause « cet automatisme outrancier du Collège », mieux encore « l'Eglise elle-même avec son rituel ». « Pas convaincu de l'essence du sacrement » déclare un troisième.

En conclusion, la situation, sans être catastrophique, fait souhaiter qu'une catéchèse, adaptée aux âmes parées de l'état de grâce aussi bien qu'aux victimes du péché mortel, rende à nos étudiants le « sens du sacrement ». Elle s'impose d'autant plus que si quelque 46 % des étudiants répondent « oui » aux deux questions : « *fais-tu un bon propos, réel, précis?* » et « *t'examines-tu pour progresser?* », le reste répond « non », de manière plus ou moins nette.

Joignons tout de suite à la confession la question connexe : « *Soumets-tu tes problèmes religieux ou moraux à quelqu'un?* ». 54 (25 %) répondent non. 117 (55 %) exposent leurs difficultés à un prêtre, mais 45 (22,5 %) « habituellement », 80 (38 %) « à l'occasion » [17], 81 (38 %) « toujours au même ». 70 jeunes gens (37 % de leur groupe), et 12 jeunes filles (55 %) [18] en discutent avec amis ou amies, 44 (19,5 %) seulement avec leurs parents. L'un ou l'autre ajoute : « au collège habituellement, plus maintenant ». Et de constater : « Voilà, pourquoi je ne fais guère de progrès ». Il est permis d'espérer que

17. On remarquera que l'addition des pourcentages « habituellement » (22,5 %) et « à l'occasion » (38 %) donne un total supérieur à celui de ceux qui se confient à un prêtre (55 %). Pour certains étudiants ces deux éventualités ne s'excluent pas, manifestement : on peut se confier « habituellement », et en outre « à l'occasion ». Difficulté, de prévoir dans les questions tous les scrupules de la subtilité. Au reste ces chiffres, encore qu'imprécis, fournissent une idée suffisante de la situation.

18. L'opposition du pourcentage élevé et du chiffre réel réduit étonnera peut-être. Il faut savoir que 40 jeunes filles seulement fréquentent l'institution; elles ne sont admises, en effet, qui si elles habitent dans un voisinage tel qu'elles ne doivent pas prendre pension en ville. Le bulletin leur permettait de spécifier leur qualité d'étudiante si elles le voulaient. 22 usèrent de cette possibilité.

plus d'un étudiant opinera de même, quitte à constater avec un autre : « Maintenant, c'est déjà plus malaisé. On doit se déranger, et çà coûte ! ».

Dévotion à la Sainte Vierge.

Un ensemble de questions portait sur la dévotion à la Sainte Vierge. Bornons-nous à deux d'entre elles ; rendre compte de toutes nous mènerait trop loin.

« *Pries-tu souvent la Sainte Vierge?* » demandait une question d'introduction ; 119 (56 %) répondent oui ; 93 (44 %) non. « *Tous les jours?* » insiste l'enquête, et cette fois 106 (exactement 50 %) disent « oui », et l'autre moitié « non ». A la fois assez et trop peu, pourrait-on remarquer. Assez, pour montrer que cette dévotion peut être — comme elle le fut toujours — une dévotion de jeunes hommes ; trop peu, parce que ce chiffre est trop bas pour une dévotion chrétienne essentielle. — La seconde question portait sur une pratique significative : « *Portes-tu habituellement ton chapelet sur toi?* ». 100 (47 %) répondent « oui », 112 (53 %) « non ». Par ailleurs, 19 disent chaque jour leur chapelet. Le commentaire des premières réponses vaut pour l'ensemble.

Retraite volontaire.

Dernière question de pratique avant celles des pures convictions : « *As-tu déjà fait une retraite volontaire?* ». 53 (26 %) répondent « oui », 133 (74 %) « non ». « *Comptes-tu en faire une prochainement?* », reprenait le questionnaire : 60 (21 %) réponses positives, 137 (64,5 %) négatives. Il s'agit d'une pratique propre à l'élite ; ne devrait-on pas souhaiter pourtant qu'elle soit plus répandue? Une explication de ce taux plutôt bas serait que la majorité de nos étudiants a eu, dans les années précédentes, une retraite obligatoire, organisée par l'institution qui l'instruisait. Un certain temps est sans doute nécessaire pour que naissent la pensée et le désir d'une retraite volontaire. L'enquête paraît les avoir éveillés chez d'aucuns.

Thèmes habituels de la prière.

« *Quels sont les thèmes habituels de tes prières?* ». Dans la réponse à cette onzième question, le thème le plus habituel, paraît être, pour une première lecture, « adorer Dieu et le remercier de ses bienfaits » ; il est « habituel » à 177 (72 %) étudiants ; mais il ne tient le *1er rang en valeur* que pour 42, soit 10 % (valeur 2 pour 36, soit 7 %). La première préoccupation — elle est commune à 151 (71 %) — paraît être « la réussite des études », valeur 1 pour 83, soit 39 % (valeur 2 pour 30, 14 %) ; la précédente se rangerait en 2e position. Au 3e rang, « le foyer futur » auquel pensent 123 (58 %) — et que 84

(39 %) excluent — est la valeur première pour 31,14 % (2e pour 42, 30,5 %). « Les besoins religieux manifestés par les événements (Hongrie) » paraissent dignes de leur prière à 122 (57 %), au premier plan pour 13 (6,5 %). 99 (46,5 %) sont soucieux de prier pour « l'efficacité apostolique de leur profession », que 19 (9 %) ont en souci majeur (2e pour 21, 9,5 %). Et les parents jugeront leurs enfants bien dédaigneux de « la matérielle »; car « la prospérité des affaires des parents » n'intéresse que 78 (37 %); 122 (50 %) l'excluent, sans interjections.

L'impression qui se dégage de cette classification est celle d'une mentalité plutôt étriquée : égotiste sinon égoïste. Mais est-ce plus qu'une apparence? La cause ne serait-elle pas, de nouveau, une certaine inhabileté dans l'introspection?

Passons aux formulations personnelles, quelque 60; impression aussitôt assez différente. Dix environ veulent surtout :

« Le dialogue avec le Christ. »
« Remercier Dieu pour sa proximité. »

Une douzaine prieront :

« Pour le règne du Christ dans le monde. »
« Pour les garçons dont je m'occupe dans mon œuvre. »
« Pour les étudiants, en général, afin qu'ils arrivent au but fixé : se donner à l'œuvre divine. »

D'autres formules de même veine seraient à citer. Une vingtaine ont le souci de progrès personnel dans la vie chrétienne. L'expression a parfois, il est vrai, une saveur quelque peu laïque :

« Etre un homme : pureté, loyauté, honneur. »

Mais tel autre voudra :

« Retrouver plus d'ardeur dans ma vie chrétienne. »

Une vingtaine parlent de la conversion de pécheurs, du bonheur de leurs proches. Mais tous souscriraient, semble-t-il, à l'exclamation de l'un d'eux :

« Mes parents, mes amis; mais pas leurs affaires! »

Et enfin, pour ce qui est des études, n'est-ce pas scrupule délicat de préciser, comme telle réponse :

« Demander à Dieu du secours dans les moments difficiles pour ne pas encourager une réussite non méritée. »

Si un « dur » déclare : « je n'aime pas à marmonner », l'ensemble permet de soupçonner plus de générosité qu'il n'en paraissait à lire les réponses « fermées ».

Fins dernières.

La question douzième portait sur la préoccupation des fins dernié-

res. La grosse masse, 162 (76,5 %), dit avoir « conscience habituellement du caractère transitoire de la vie » ; 50 autres (23,5 %) n'y sont pas sensibles. Pour ce qui est de l'au-delà, 151 (71 %) pensent à « l'éternité qui succédera », 61 (29 %) non. Cette éternité n'est pas envisagée par tous avec clarté comme l'aboutissement d'« une destinée surnaturelle » ; elle a ce caractère pour 151 (71 %), mais non pour 61 (29 %).

Dieu en nous.

Ces dernières réponses pourraient s'éclairer du jour jeté par celles de la quinzième question : « *As-tu conscience d'avoir Dieu en toi quand tu es en état de grâce?* ». « Oui » : répondent 130 (62 %) ; mais 81 (38 %) «non ». N'est-ce pas grave, si « Dieu en nous », « Christus habitare per fidem in cordibus vestris », est la vérité chrétienne la plus immédiate pour notre âme, la source de toutes les vigilances, et de tous les dévouements? Il serait peut-être nécessaire de raviver chez nos étudiants cette estime de la grâce sanctifiante qui a fait et qui fait encore tant de bien dans certains groupes de jeunes.

Le Christ.

En même temps que cette considération sur l'Hôte Intérieur de notre âme, il avait paru bon d'amener les étudiants à un examen de leurs rapports avec le Christ. « *Qu'est pour toi, le Christ?* » demandait la quatorzième question.

Une première formule proposait : « Uniquement un homme qui a vécu, il y a deux mille ans? » ; pour la forme, en guise d'introduction. A la grande stupéfaction des enquêteurs, si 189 (93 %) répondent « non », 15 (7 %) sortent un « oui » plutôt inattendu. Faut-il croire que ces étudiants ont lu la formule distraitement, et ont cru devoir affirmer que « le Christ était *certainement* (et non uniquement) un homme qui a vécu, il y a deux mille ans »? C'est une vérité qu'il est sain d'affirmer contre tous les tenants de la théorie mythique.

Deux autres formules proposées avaient pour but de vérifier l'assertion de certains éducateurs. A les entendre, beaucoup de jeunes seraient portés à considérer l'Ami dans le Christ au point d'en oublier sa dignité de Seigneur (Créateur et Maître). D'où la première question : « *Un ami avec lequel tu dialogues?* » Admise par 136 (68 %), elle est rejetée par 63 (32 %) ; 96 (45,5 %) lui donnent la 1re place. Venait ensuite la 2e formule : « *Le Seigneur, Créateur et Maître?* ». Bonne pour 161 (76 %), elle est jugée excellente par 128 (60 %), mais écartée par 38 (18 %).

Les réponses libres manifestent que les lumières des esprits sur le sujet vont de la ténèbre à la clarté éblouissante. Un « dur » répond :

« Un homme un peu spécial, en dehors du temps ». Un fervent, communiant trois fois la semaine, avoue : « Sais pas ». Réponse commentée par cette autre, sans le vouloir : « Il m'est difficile de préciser ce que le Christ représente réellement pour moi. Cause : manque de maturité religieuse ». « *Un inconnu.* », *dit encore un communiant du* Dimanche.

Il y a les réponses qui insistent sur l'amitié, comme prévu :

« Un ami qui me tend la main pour faire avec tous les hommes une immense chaîne d'amour. »

« Un frère dont j'ai besoin beaucoup, et qui a voulu avoir un peu besoin de moi. »

« Un frère aîné qui guide mes pas par son expérience. »

Une exclamation : « On n'est plus dans l'Ancien Testament[19] ! »

Mais certains modifient l'éclairage, et il apparaît dans une lumière progressive que les deux formules ne s'excluent pas, mais s'appellent et se complètent.

« Le guide que nous devons suivre en tout » : déclare un étudiant qui commente la formule de « l'ami avec lequel tu dialogues » par cette exclamation : « J'aimerais tant ! »

Et voici formellement le divin :

« L'exemple vivant et parfait; aide tout-puissant et miséricordieux. »

« Le Fils de Dieu Incarné, c'est-à-dire plus proche de nous. »

« Celui qui est, qui remplit l'âme et vit en moi. »

L'éclairage évolue encore, et nous progressons vers la formule paulinienne qui sera la synthèse parfaite :

« Celui qui a racheté les hommes. »

Et enfin : « Le Fils de Dieu qui m'a aimé jusqu'à mourir sur la Croix pour moi. »

La divine condescendance du Verbe fait Chair présentant à l'homme un Dieu adapté à ses capacités de connaître et d'aimer trouve une correspondance affectueuse chez la plupart des étudiants.

Vivre en chrétien.

Les questions treizième et seizième s'inspiraient de l'enquête de « Pédagogie ».

Et la première demandait : « *Que mets-tu sous ces mots : vivre en chrétien?* » La formule qui l'emporte dans ce milieu comme chez les « Math.-Elém. » c'est : « Faire partie d'une communauté d'amour ». Adoptée par 161 (76 %), écartée par 34 (16 %), elle tient le 1er rang pour 129 (60 %) ; dans « Pédagogie » la formule similaire avait été mise en 1re place par 64 % des garçons et 49 % des filles.

19. Une réponse mériterait cette apostrophe; elle voit dans le Christ : « Le Seigneur, Créateur et Maître *qui punit* ». D'autres ont des relents de rationalisme philosophique : « l'Acte Pur », « le Principe de la vie et de l'Ordre » !

Les autres formules s'écartaient de l'enquête française. La seconde place, 132 (62,5 %) la donnèrent à l'interprétation : « adhérer à un principe de vie » ; et 83 (39 %) lui donnèrent la 1re place, tandis que 53 (25 %) la rejetaient. « Pratiquer une morale » : cette conception paraît admissible à 132 (62,5 %), à juste titre si la morale tient sa juste place ; 60 (28 %) l'excluent, simple quiproquo peut-être, le terme « morale » pouvant signifier selon les cas un moralisme laïc ou l'obéissance de l'enfant de Dieu. Mais 63 (39 %) y voient la valeur première, et cette promotion est un rien inquiétante ; s'il faut que le christianisme passe dans les mœurs pour être sérieux, il est cependant avant tout imitation du Christ dans l'amour surnaturel de Dieu et des hommes.

Les enquêteurs, impressionnés peut-être par les déclarations nietzschéennes de quelques « durs », présentaient encore deux formules assez inutilement pérojatives. La 1re « subir une servitude » est retenue par 13 étudiants (6,5 %), dont 6 (3 %) lui donnent la 1re place, 164 (77 %) la rejettent. La 2e « être retenu par une entrave » a moins de succès encore. Admise par 9 étudiants (4 %) avec la 1re place, elle est condamnée par 167 (79 %) [20].

Monde et vie chrétienne.

Pour terminer les enquêteurs demandaient après « Pédagogie » : « *En quoi le monde actuel fait-il obstacle à ta vie chrétienne?* ». L'obstacle qui paraît le plus sérieux, à considérer à la fois le nombre de ceux qui l'acceptent comme tel (128 = 59,5 %), et ceux qui lui donnent la 1re place (58 = 27,5 %), c'est « la recherche des biens matériels ». Vient ensuite « sa vie enfiévrée », obstacle pour 118 (55,5 %), mais de 1er rang pour 72 (34 %). Ensuite « son caractère superficiel » ressenti par le plus grand nombre (129 = 60 %), mais 38 seulement en font l'obstacle majeur. L'obstacle suivant serait fait des « lectures et spectacles » pour 96 (45 %), mais premier pour 13 (6 %) seulement, tandis que 109 (51,5 %) le nient. Viendrait finalement « l'esprit d'arrivisme », considéré comme obstacle par 67 (30,5 %), de première grandeur pour 8 (4 %), nul pour 149 (70,5 %) [21].

Les renseignements fournis par les étudiants eux-mêmes nous permettent de faire une fois de plus la critique de leur témoignage, et de montrer avec quelle prudence il faut l'acueillir. 51 % (100 étudiants

20. A plusieurs reprises au cours de cet article, nous avons donné, pour les diverses attitudes vis-à-vis d'un problème, une série de pourcentages dont la somme ne faisait pas 100. C'est qu'un certain nombre de bulletins ne répondent pas ou sont imprécis.

21. Dans l'enquête de « Pédagogie » les garçons mettaient au 1er rang comme obstacle « le caractère superficiel » (26 %), au 2e « la recherche des biens matériels » (22 %), venaient ensuite dans l'ordre : « la vie enfiévrée » (17 %), « l'esprit d'arrivisme » (16 %), « les lectures et spectacles » (14 %). Les filles admettaient la même hiérarchie, sauf à échanger les places du 2e et 3e obstacles.

+ 9 étudiantes) affirment que lectures et spectacles ne font pas obstacle à leur vie chrétienne. Mais rapprochons cette déclaration des confidences faites sur la fréquence de leurs communions, et de la difficulté de se confesser née pour certains de l'aveu nécessaire de fautes humiliantes et répétées. Ce rapprochement déploie devant nous, pour cet obstacle, un éventail de significations différentes. Voici, parmi les tenants de cette opinion, 7 étudiants et 1 jeune fille qui communient 5 à 6 fois par semaine, et ne parlent pas de fautes. Les lectures et les spectacles ne sont pas un obstacle pour eux, disent-ils. Il peut s'agir chez eux, soit d'une certaine immunité provenant d'une sexualité encore endormie dans l'innocence, soit d'une certaine maîtrise de soi entretenue par l'atmosphère de la communion quotidienne, soit peut-être — le cas se réalise, hélas! — d'une certaine inconscience du caractère peccamineux de certaines délectations. On peut se demander enfin si la question est bien formulée. Peut-être cette absence de difficultés provenant de ces divertissements résulte-t-elle chez eux du fait qu'ils ne lisent pas de livres salaces et se contentent du cinéma paroissial? Si ces 23 jeunes gens et 2 jeunes filles du même groupe qui communient 3 et 4 fois par semaine avouent des fautes répétées et humiliantes, il est probable que ces fautes sont légères — impatience, vanité, jalousies, paresse? — et sans rapport avec les spectacles; les mêmes hypothèses vaudront pour eux. Mais si 43 étudiants et 1 étudiante qui communient rarement, parmi lesquels 15 avouent des fautes répétées et humiliantes, déclarent que les spectacles et lectures sont sans effet sur eux... il est permis de se demander s'ils cherchent à protéger quelque chose. Et il y a la masse de ceux qui, péchant facilement et en matière grave, trouvent dans leurs faiblesses un motif de se confesser souvent. Nous n'avons aucun renseignement sur leur cas. Mais ils doivent être plus nombreux encore, et leur avis pose les mêmes questions.

La seule conclusion à tirer de ces renseignements, c'est une exhortation adressée à tous les tenants de ce premier avis d'examiner de près la possibilité de l'influence sur eux des lectures et spectacles.

L'avis de ceux qui, moins nombreux, (86 étudiants + 10 étudiantes), voient dans ces mêmes divertissements un obstacle, est plus clair, à tout prendre, bien que leur avis présente une notable variété de fond et de circonstances. Cette diversité revêt même leur position d'une autorité spéciale : quelles que soient leur ferveur et leur facilité de pratiquer la vertu, ils jugent que la prudence s'impose.

III. CONCLUSION

Il nous reste à conclure, et nous serons brefs, puisque les constatations qui s'imposaient ont été faites à propos de chacune des questions.

Du point de vue méthodologique, il nous est apparu combien il est nécessaire pour ces enquêtes religieuses, de disposer de matériaux appartenant à des catégories diverses — convictions, pratique, questions fermées, questions ouvertes — en vue de contrôler et d'éclairer les uns par les autres. Nous avons conscience que certaines de nos conclusions restent assez vagues et imprécises. L'éclairage projeté à l'aide des questions « ouvertes » sur les réponses aux questions « fermées » est souvent une inférence conjecturale, bien qu'elle prenne autorité en levant la contradiction apparue entre la pratique et les motifs adoptés.

Il nous paraît cependant qu'une impression se dégage de cette enquête, malgré ses imperfections : celle d'une jeunesse fervente dans son ensemble. Il y a parmi elle une petite élite, qui sait réfléchir et se conduit par des motifs élevés et conscients : elle vit dans l'intimité de Dieu et a un souci constant d'apostolat. Elle assiste à la Messe plusieurs fois en semaine et s'approche souvent des sacrements. A côté de cette élite, et influencée par elle, il y a une masse, bien disposée sans doute, mais vivant sur un capital de bonnes habitudes et de pieuses impressions recueillies en famille et au collège, utilisées — donnée de foi plus que constatation expérimentale — par la grâce. Les motifs de ses pratiques n'ont pas été tirés au clair et les formulations les plus saugrenues de ses raisons d'agir trouveront audience auprès d'elle, et avec autant plus de vigueur obnubilante que leur réalisme terre à terre et soupçonneux sera sentimentalement opposé à l'idéalisme secret et délicat de son âme chrétienne.

Il faut donc souhaiter à ces jeunes gens que des possibilités d'instruction religieuse, et surtout de réflexion — lectures, cours, cercles religieux, retraites, etc. — leur soient proposées,... et qu'elles soient acceptées avec détermination. Cette ferveur religieuse, mieux comprise et plus aimée, grandirait en prenant conscience d'elle-même : les Messes et les Communions deviendraient plus fréquentes.

Dernier souhait au terme de cette étude : les préoccupations et les intentions personnelles dans la prière — légitimes et même obligatoires — devraient s'accompagner, chez un plus grand nombre, des soucis de l'apôtre qui ne se trouvent encore que dans un groupe trop restreint.

Un des bulletins protestait contre l'accusation faite au monde d'aujourd'hui d'être superficiel : « Moins superficiel que le monde d'antan », s'exclamait-il. Et certes, dans ses tendances profondes, la jeunesse universitaire présente peut soutenir la comparaison avec celle de « la Belgique de 1900 ». Mais « noverim me, noverim Te, Domine ! » : il lui reste peut-être à découvrir plus clairement son âme réelle et, la connaissant davantage, d'y découvrir le Christ.

J. JAVAUX, S. J.